

—Etes-vous maître des cérémonies, monsieur ? répondit l'officier blessé et surpris.

—Monsieur, reprit René, la maîtresse de la maison m'a prié d'organiser ce quadrille. Nous sommes déjà quatre couples ; vous voyez bien que vous seriez de trop.

Ces mots, et surtout la façon dont ils furent prononcés, choquèrent Arnaud au dernier point. Cherchant ce qu'il devait répondre, n'osant pourtant faire une esclandre, il restait avec sa danseuse au beau milieu du quadrille interrompu : c'était le moment de la seconde figure et l'on se remit en mouvement.

—Mais retirez-vous donc, monsieur ! s'écria René en passant près de lui.

Arnaud s'éloigna, et, se penchant avec un sourire vers la jeune fille qu'il avait à son bras :

—Faisons un tour de jardin, dit-il. Si vous voulez bien me promettre le premier lanciers, je vous réponds que vous aurez la meilleure place.

A peine le quadrille fut-il terminé, et les dames installées au buffet, que M. de Laverdie trouva moyen de s'esquiver ; à la première porte il rencontra Arnaud.

—Je vous cherchais, monsieur, dit celui-ci.

—Je m'en doutais, répliqua René.

—Alors vous savez aussi dans quel but, monsieur. Le ton dont vous m'avez parlé m'a singulièrement déplu.

René, qui avait aussitôt sorti de son portefeuille une carte, la remit au capitaine, en s'arrangeant de façon que personne autour d'eux ne remarquât son mouvement.

VIII

Deux ou trois jours après, Gabrielle apprit par son frère, qui ne mit pas beaucoup de ménagements à lui communiquer cette nouvelle, que M. de Laverdie avait gravement blessé le capitaine Arnaud dans un duel à l'épée. Celui-ci avait été atteint au côté gauche par un coup de pointe porté avec vigueur, et sa vie se trouvait sérieusement menacée. Emile ne donna, du reste, que peu de détails sur cette affaire. On tâchait de la tenir secrète à la famille Duriez, et nul, hormis les témoins, ne sut jamais où elle commençait. Par Emile, on la connut bientôt à Montretout : mais le jeune homme avait juré à son ami de n'en point révéler les principaux détails, et Gabrielle fut la seule à laquelle il avoua que la blessure de l'officier pouvait être mortelle.

Ce fut un cruel soulagement pour ce garçon peu délicat d'exhaler devant sa sœur une douleur bruyante, égalée seulement par son indignation contre M. de Laverdie. Il ne lui cacha pas qu'il supposait bien que ce malheur était arrivé à cause d'elle ; et, bien qu'assez généreux pour l'en déclarer parfaitement innocente, il se permit quelques allusions grossières à la préférence qu'elle pouvait entretenir secrètement pour le comte ainsi qu'au caractère et aux intentions de celui-ci.

Gabrielle, au reste, souffrait tellement à l'idée de ce qui venait de se passer, que les paroles amères de son frère ajoutèrent peu à sa douleur et à sa consternation. Suivant cette vivacité avec laquelle les âmes jeunes et confiantes vont d'un extrême à l'autre, ne croyant plus à rien de vrai chez ceux qu'elles reconnaissent les avoir une fois trompées, elle jugea René d'autant plus sévèrement qu'elle l'avait vu d'abord avec des yeux plus aveugles. Elle le crut assez coupable pour ne pas craindre de sacrifier la vie d'un homme au plus vil intérêt, et le soupçonna d'avoir provoqué Arnaud dans la pensée que celui-ci pourrait lui enlever la main de la jeune fille dont il ne recherchait lui-même que la fortune.

Quelques jours s'écoulèrent sans que l'on revît à Montretout ni la marquise ni René. Une après-midi, cependant madame Duriez, rentrant avec sa fille, trouva dans la coupe d'onix du vestibule, parmi quelques lettres, la carte pliée de M. de Laverdie.

On était sur le point de partir pour Trouville. Comme il arrive en pareil cas, on avait attendu au dernier moment pour faire une foule de visites et de courses indispensables, aussi les journées semblaient-elles trop courtes à madame Duriez. Elle faisait atteler régulièrement vers une heure, montait en voiture avec Gabrielle, et posait sur le coussin devant elle trois ou quatre agendas, son porte-cartes et des paquets d'échantillons. Elle se rendait alors à Paris ; quand elle allait voir des amis dans les environs, à Meudon ou à Bellevue, elle ne se chargeait pas d'un bagage si considérable.

A peine installée dans la voiture, elle ouvrait un des agendas et regardait la liste des emplettes nécessaires ; puis elle cherchait dans un autre les adresses des magasins. Elle pesait les mérites respectifs de ceux-ci, les groupait par quartiers, calculait combien au plus elle pourrait en explorer jusqu'à sept heures. Alors elle prenait des échantillons, répandait sur ses genoux les petits morceaux de faille, de laine ou de satin, et s'absorbait dans une étude plus importante encore. Au reste, ses réflexions se faisaient à haute voix, et Gabrielle était sans cesse appelée à donner son avis. En temps ordinaire tout ceci n'amusaient que médiocrement la jeune fille : dans l'état d'esprit où elle se trouvait, c'était pour elle une pénible tâche. Elle l'accomplissait tranquillement, sans y attacher sa pensée ; elle s'efforçait de ne pas répondre trop souvent : Cela m'est égal... l'un sera aussi joli que l'autre... c'est absolument la même chose... Ces façons de parler contrariaient madame Duriez, qui ne se fiait pas volontiers à son propre goût et n'aimait pas décider seule.

Une ou deux fois, dans ces chaudes après-midi de juillet, madame Duriez, en traversant le bois, s'endormit au mouvement de la calèche. Gabrielle élevait alors son ombrelle pour protéger sa mère contre le soleil. Les grandes allées étaient presque désertes : le chant monotone des sauterelles s'élevait des gazons brûlés ; les longues herbes, courbées par la chaleur, se flétrissaient dans la poussière au bord de la route ; aucun souffle n'agitait les feuilles des arbres, et cependant les hauts peupliers se balançaient légèrement sur le ciel, comme pris d'un frissonnement mystérieux. La voiture allait au petit trot, et le pas des chevaux retentissait avec une régularité à laquelle Gabrielle trouvait quelque chose de désespérant et d'implacable ; elle était saisie par l'horrible sentiment d'une course sans but, éternelle, avec ce vide, ce silence à ses côtés.

Un jeudi, vers trois heures, étant descendues chez Guerre pour se rafraîchir et se reposer, madame Duriez et sa fille y rencontrèrent la marquise.

—Enfin, mignonne, je vous tiens ! s'écria la vieille dame en embrassant sa filleule. Et cette fois je ne vous lâche plus. Est-ce ainsi qu'on m'abandonne, petite méchante ? Vous allez venir avec moi. Madame Duriez, je la garde cette après-midi.

On objecta des occupations pressantes, une robe entre autres, à essayer.

—Non, non, dit la marquise. D'ailleurs, j'irai avec elle pour cette robe, si elle y tient. Je vous la ramènerai ce soir ; nous viendrons à l'heure du café. Vous ne vous faites pas une idée comme je suis triste et abandonnée.